



HAL
open science

Unité de l'homme et diversité des civilisations

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. Unité de l'homme et diversité des civilisations. *Panoramiques*, 2004, 68, pp.153-163. halshs-01295331v2

HAL Id: halshs-01295331

<https://shs.hal.science/halshs-01295331v2>

Submitted on 31 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La différence est créatrice



Unité de l'homme et diversité des civilisations

par Gérard-François Dumont

Homme au singulier. Civilisations au pluriel. N'y a-t-il pas là un paradoxe insupportable ? L'unité du genre humain ne devrait-elle pas signifier que l'humanité, et donc l'ensemble des hommes, se reconnaisse dans une civilisation unique ? La réponse négative à cette question est, pour le passé, assez compréhensible, en raison de l'histoire et de la géographie qui n'ont pas permis l'extension d'une civilisation unique. Mais aujourd'hui, les fortes contraintes géographiques d'hier sont largement surmontées par des nouvelles technologies. Aussi l'idée d'une civilisation unique domi-

natrice se présente-t-elle plus que jamais comme une possibilité dans un monde global. En conséquence, le « choc des civilisations », c'est-à-dire la volonté de l'une d'entre elles de s'imposer aux autres par des moyens violents, pourrait apparaître plus que jamais possible compte tenu des techniques planétaires dont dispose l'homme contemporain. Néanmoins, un tel choc n'est pas le déterminant premier des conflits, d'autant qu'une double pluralité des civilisations demeure une réalité incontournable de l'humanité.

Unité du genre humain et civilisation unique ?

Le paradoxe de l'unité et de la diversité demeure au cœur des comportements humains. Il s'avère insupportable pour certains va-t-en-guerre ou pour ceux qui l'utilisent à des fins de pouvoir. En effet, a priori, cette caractéristique de l'humanité qu'est l'unité du genre humain est incontestable. L'appellation homme est bien un générique commun à l'humanité. Les différences de couleur de peau, de faciès, d'ethnies, de religions, de comportements, de genre de vie... n'enlèvent rien à l'unicité de ce générique. Certes, cette unicité a fréquemment été contestée et des différenciations ont souvent été introduites dans l'histoire. En termes religieux, il y a par exemple la notion de peuple élu. En termes politique et social, la différence entre les hommes libres et les esclaves. Ou entre les affranchis et ces mêmes esclaves. En 1550, la controverse de Valladolid permet au dominicain Bartolomé de Las Casas de démontrer le caractère humain des Indiens et a pour effet l'élaboration de « nouvelles lois » les considérant en conséquence. Plus récemment, plusieurs démocraties tentèrent bien de distinguer les hommes en instaurant le suffrage censitaire. D'une façon plus dramatique, nombre de pouvoirs totalitaires traitèrent des minorités en sous-hommes, allant jusqu'à recourir à des génocides. Mais ces différenciations ou ces violences n'ont jamais remis en cause l'unité du genre humain. Et lorsque des dictatures, des nihilistes ou simplement des armes tuent d'autres humains, c'est justement parce qu'ils ont le tort d'être des hommes, d'appartenir à cette unité du genre humain qu'il convient de définir. Celle-ci repose sur deux fondements essentiels, au cœur de l'existence de l'homme, auxquels s'ajoute un troisième qui sera présenté à la fin de ce texte.

Le premier fondement tient à ce que l'unité du genre humain résulte de l'unicité de chaque être humain, qui découle d'une individualité exclusive, ne serait-ce qu'au plan génétique. Rien ne peut remettre en cause ce fondement. Aucun travail chirurgical effectué sur la totalité d'un être humain ne peut effacer cette exclusivité individuelle, même si deux hommes pouvaient éventuellement, avec de la chirurgie esthétique, présenter des

apparences semblables. Aucun homme ne peut être l'*alter ego* d'un autre. Même si l'évolution, non souhaitable, des techniques concernant le clonage humain se poursuit, elle ne peut parvenir à commander un pareil durablement identique, corps et âme, à un autre homme. Car la fabrication d'un clone verrait ensuite inévitablement naître des différences : ces deux pareils d'origine vivraient dans un contexte non totalement semblable, auraient un vécu autre et évolueraient distinctement au fil du temps. A supposer un inné exactement équivalent, l'acquis serait quant à lui différent. L'unicité de l'homme est donc le fondement commun du genre humain, à qualifier d'exclusive pour être clair, quitte à risquer une redondance entre le terme et l'adjectif.

Prenons deux types d'exemples susceptibles d'illustrer notre pensée, en considérant d'une part des fratries, d'autre part des sociétés d'origine culturelle semblable. Les frères Blanqui, Louis-Auguste et Jérôme-Adolphe, ont bien eu les mêmes parents. Or le premier est devenu un théoricien socialiste, publiant le fameux journal *Ni Dieu, ni Maître*, et le second est devenu un économiste libéral. Autre exemple, le dictionnaire *Robert* résume la bibliographie du stratonaute suisse Auguste Piccard, jugeant secondaire le rôle de son frère jumeau et collaborateur Jean, non cité. Considérons désormais deux sociétés, l'euro-péenne et la nord-américaine. La culture nord-américaine est sans aucun doute la fille de la culture européenne, héritière des mêmes gènes de civilisation, et pendant longtemps les Etats-Unis sont inclus dans la civilisation « européenne ». Puis ils suivent leur propre cheminement. Après Lincoln, la guerre de sécession et la conquête du territoire par les Américains eux-mêmes, les Etats-Unis sont désignés comme une civilisation « américaine » et non comme appartenant à la civilisation « européenne ». Les deux cultures qui ont tant d'ancêtres en commun évoluent en fonction de leurs propres spécificités et ne sont plus équivalentes et encore moins des clones¹. L'unité du genre humain tient donc d'abord à ce que chaque homme ne doit son existence qu'au fait d'être différent de n'importe lequel de tous les autres hommes. Ce premier fondement unitaire du genre humain résulte de ce que chaque humain équivaut à une novation, puisque

son arrivée dans la vie voit naître un être sans pareil, différent de tous ceux existant ou ayant existé. Enseigner ce fondement, c'est donc dire : tout homme n'existe que parce qu'il est différent de chacun des autres, que parce que son identité est unique, et il appartient au genre humain en raison même de cette caractéristique.

Le deuxième fondement de l'unité du genre humain tient à ce que chaque homme est appelé à la vie, sans choisir ni le lieu ni le temps de sa naissance, avec une mission double de relais et de création. De relais parce que chaque homme s'inscrit dans la chaîne des générations, ce qui lui impose d'une part d'être un « jardinier de la terre », selon la formule implicite de la Genèse², évoquée dans le langage d'aujourd'hui par l'adjectif « durable », et d'autre part, d'être un bon transmetteur. Rôle de créateur parce que tout homme est appelé à créer et à développer ses capacités, qu'il naisse dans un bidonville ou milliardaire. L'histoire montre que le premier peut être meilleur que le second. Par exemple, Martin Luther-King fut un apôtre de la paix, alors qu'un milliardaire arabe a préféré phagocyter un pays d'Asie centrale et dépenser ses milliards pour former des tueurs, pour les « canons », pour le meurtre, plutôt que pour le « beurre », au profit du développement humain.

En outre les mouvements de population qui changent en permanence la géographie culturelle ne remettent nullement en cause l'unité du genre humain dont les fondements demeurent. Lorsque saint Cyril de Salonique évangélise certains pays slaves, il modifie les croyances des habitants de ces territoires, mais il ne porte pas atteinte à l'unité du genre humain. Lorsque les mahométans, lors de leurs voyages le long de la route de la soie, convertissent une partie de l'Asie centrale à l'islam, les fondements de l'unité du genre humain ne sont nullement remis en cause. D'ailleurs cet islam, qui modifie les caractéristiques religieuses de cette région du monde, n'annihile pas l'ensemble des autres traits culturels. Bien au contraire, des habitants de cette région adhèrent à un islam qu'ils moulent dans leurs propres traits culturels. La preuve en a, à nouveau, été fournie dans la seconde moitié des années 90 lorsque les Afghans ont refusé d'adhérer à une sorte de nouvelle *oumma* fondée sur la haine de

l'Occident, ou plutôt sur un mythe de l'Occident créé pour la circonstance par soif de pouvoir. Autre exemple, aujourd'hui, une certaine pénétration des Etats-Unis par une culture d'origine hispanique et catholique – d'où il résulte, important changement religieux, que les catholiques sont en train de devenir majoritaires aux Etats-Unis – ne remet pas en cause l'unité du genre humain.

Ainsi, cette dernière repose d'abord sur deux fondements : chaque homme bénéficie d'une unicité exclusive ; chaque vie est appelée.

Les raisons historiques de la pluralité des civilisations

Intrinsèquement, ce qui précède pourrait déboucher sur l'idée apparemment logique d'une civilisation unique et donc universelle embrassant l'unité du genre humain. Car, si toute civilisation utilise pour se parfaire des réussites économiques et techniques, elle est d'abord d'essence spirituelle, ce qui lui donne une vocation à l'universel. Il est loisible d'imaginer une civilisation offrant aux hommes une vision du monde supposée idéale et ayant en conséquence vocation à s'étendre sur l'ensemble de la planète, au nom de son caractère idéal, et à y demeurer. Le Nouveau Testament présente un tel exemple dans la formulation de saint Luc citant un « décret de César Auguste » ayant pour objet de « recenser le monde entier ». Ceci sous-entend que l'Empire romain, qui poursuit alors l'unification de la Méditerranée permise par les pouvoirs extraordinaires donnés à Pompée en 67 avant J.-C. pour y supprimer la piraterie, a vocation à s'étendre à tout le monde. Réaliser la *mare nostrum* était déjà une réussite civilisationnelle exceptionnelle, si exceptionnelle que personne n'y est jamais parvenu depuis la chute de l'Empire romain. Or, si l'on est capable de faire la *mare nostrum*, n'a-t-on pas vocation à réaliser une *terra nostra* ?

La définition de la civilisation proposée par Arnold Toynbee s'inscrit dans cette vocation mondiale : elle « est une tentative de créer un état de société dans lequel toute l'humanité pourra vivre ensemble et en harmonie comme les membres d'une seule et

même famille »³, et notre auteur ajoute : « c'est le but vers lequel tendent inconsciemment sinon consciemment toutes les civilisations connues jusqu'ici ». Certes, la vocation universelle de la civilisation demeure d'essence invisible car elle tient au caractère commun entre les champs d'action individuels et respectifs d'un certain nombre de sociétés humaines. Mais les manifestations de cette prétention à l'universel sont nombreuses. L'extension géographique de la civilisation chinoise ou de la civilisation romaine se traduit d'abord par des symboles architecturaux, la représentation des dragons pour la première, la réalisation d'un modèle urbain identique pour la seconde. De même, l'extension de la civilisation islamique sur la route de la soie est attestée par des techniques artistiques spécifiques, corrélées avec l'interdiction de toute représentation humaine par l'islam, et utilisées par exemple à Samarkand en Ouzbékistan.

Or, en dépit de cette vocation à l'universel, l'humanité a produit plusieurs civilisations, trente-quatre selon Toynbee. Comment expliquer un tel nombre, voire, diront certains, une telle profusion ? Une première réponse tient à l'histoire qui enseigne que des civilisations peuvent disparaître comme l'égéenne, l'indusienne ou la suméro-acadienne. En conséquence, sur un même territoire, une civilisation disparue peut laisser la place, des décennies ou des siècles plus tard, à une autre civilisation. Par exemple, la civilisation islamique peut s'étendre à la fin du premier millénaire en Egypte puisque la civilisation égyptienne y a disparu. De même, la civilisation chrétienne orthodoxe peut se déployer en Grèce au second millénaire puisque la civilisation hellénique n'existe plus. Ainsi, le caractère pluriel des civilisations se comprend aisément dans une perspective historique de longue durée montrant la succession des civilisations.

Espace et civilisations

Mais les civilisations ne s'inscrivent pas toutes dans des temps historiques différents. Considérant telle ou telle période, on constate leur coexistence sur la planète, aucune d'entre elles ne parvenant à embrasser toute

l'humanité bien qu'existe l'unité du genre humain. Cette coexistence s'explique par la géographie, soit que certaines civilisations soient restées isolées, soit que leur nature propre leur confère des limites géographiques, soit que d'autres civilisations doivent subir des contraintes géographiques limitant l'intensité de leur extension.

D'abord, en raison de moyens limités d'échange et de transport, certaines civilisations sont restées indépendantes, n'entretenant guère de relations avec d'autres sociétés : c'est le cas des civilisations de l'Amérique centrale et de l'Amérique andine.

Ensuite, des civilisations se sont *de facto* donné des limites géographiques en raison même de leur nature. Ainsi la civilisation égyptienne n'avait guère de contacts avec d'autres territoires méditerranéens car, bien qu'elle maîtrisât parfaitement la navigation sur le Nil, il s'agit d'une civilisation essentiellement terrienne. Son essor résulte notamment d'une révolution agropastorale, du défrichage des marécages, et s'appuie sur l'invention et l'utilisation du char à bœufs, de l'âne de bât, ou de la roue. La mer est davantage une limite à l'extension de la civilisation qu'une porte vers d'autres territoires. D'ailleurs, le grand port maritime de l'Egypte, Alexandrie, n'est fondé que postérieurement, en 322 avant J.-C., par des marins grecs.

En troisième lieu, la géographie, compte tenu des techniques de transports de chaque époque, a offert des limites techniques à l'ambition universelle des civilisations. Ainsi, la chute de l'empire romain est concomitante à son effondrement démographique, notamment parce que la diminution du nombre de contribuables rendait l'entretien des réseaux de transports, facteur d'unité, beaucoup trop coûteux.

De façon générale, la géographie rend difficile l'extension indéfinie de telle ou telle civilisation pour deux autres raisons. D'une part, l'espace peut faire obstacle à la circulation des idées ou à celle des hommes. Dans le premier cas, la géographie rend difficile la conquête culturelle car les outils de diffusion demeurent faibles. Dans le second cas, la conquête par le peuplement est limitée en raison de la durée des trajets à parcourir, des difficultés à contrôler des territoires montagneux, ou du faible intérêt économique attri-

bué a priori à tel ou tel territoire. Par exemple, la civilisation islamique, pendant plusieurs siècles, ne parvient pas à conquérir les montagnes du Liban, où se réfugient des minorités qui refusent l'acculturation totale à cette civilisation, d'où l'existence, encore aujourd'hui, de plusieurs confessions chrétiennes différentes sur ce territoire relativement modeste qu'est le Liban. En Afrique septentrionale, la conquête islamique réussit, mais elle ne parvient pas à effacer certains traits linguistiques, culturels ou d'organisation sociale, par exemple en Kabylie⁵, qui se trouvent en quelque sorte protégés par les montagnes. Lorsque la civilisation occidentale s'implante en Amérique du Sud, elle ne parvient pas à se diffuser à la totalité des peuples andins en raison des difficultés d'accès. Des minorités continuent de vivre selon leur culture propre. Par exemple, les Chipayas, en Bolivie, conservent encore des éléments culturels anciens, disparus parfois depuis longtemps dans d'autres populations andines voisines, car ils se sont réfugiés dans des régions inhospitalières et peu accessibles. De la même façon, des îles d'Océanie éloignées des contacts et des échanges avec d'autres peuples ont longtemps conservé des spécificités⁶.

Le rôle du temps historique

A la contrainte géographique s'ajoute le temps historique. L'extension spatiale d'une civilisation prend du temps. Alors l'esprit messianique initial de la conquête, qu'il soit militaire ou pacifique, peut se modifier chez certains acteurs. Ou l'accueil des populations locales peut être différent de ce qu'il aurait été en cas de conquête plus précoce. Par exemple, le souverain turc Bâbur (1483-1530), après avoir fondé l'empire Moghol qui dominait le Nord de l'Inde, conscient de la fertilité de l'hindouisme, ne souhaite pas imposer l'islam, ce qu'auraient sans doute souhaité des conquérants du début de l'ère mahométane.

De même, l'Indonésie ne fut convertie à l'islam qu'au XIII^e siècle, ce qui signifie qu'elle garde dans son soubassement historique plusieurs siècles d'autres spiritualités qui la conduisent à pratiquer l'islam différem-

ment des peuples arabes les premiers convertis. Cette différence peut être en partie explicative de l'évolution économique spécifique de l'Indonésie par rapport à des sociétés anciennement islamisées ayant acquis dans la même période leur indépendance. C'est d'ailleurs cette différence jugée insupportable par Al-Qaïda qui explique, entre autres, le choix de Bali pour le violent attentat de l'automne 2002, l'objectif étant de faire, outre des Occidentaux, australiens pour l'essentiel, et des hindouistes (puisque Bali est hindouiste), « une victime de plus, l'islam indonésien »⁷.

Les conditions de naissance

Outre la géographie et le temps historique, une autre donnée de l'existence de plusieurs civilisations peut s'expliquer par leurs conditions de naissance. Toute civilisation naît d'un défi et de la volonté d'y répondre, ce qui a pour effet de passer de la coexistence d'humains au sein d'un peuple sous le sceau d'habitudes à une différenciation par la civilisation. Or la difficulté, ce stimulant qui est le plus souvent à l'origine des civilisations, se présente différemment selon les latitudes et les époques. Et l'on ne peut anticiper sur la façon dont les hommes sauront répondre ou non à cette difficulté, sauront ou non créer une civilisation et quel type de civilisation. La civilisation égyptienne naît de la capacité de transformer une jungle marécageuse de l'époque préhistorique en une terre fertile, puis de continûment travailler pour que l'œuvre précaire de l'homme qui a rendu riche ce territoire ingrat perdure. La capacité de répondre à l'hostilité du monde physique, aux terres ingrates, est donc un élément essentiel de la genèse de diverses civilisations ou de la plus grande réussite de certaines sociétés. Or les défis auxquels les hommes se sont trouvés confrontés diffèrent selon les territoires et les époques. Le défi des populations andines n'était pas le même que celui des populations du Nil. Et, comme la réponse n'est jamais unique, jamais écrite à l'avance, ces populations, bien qu'appartenant au même genre humain, ont fait naître des civilisations fort différentes.

La coexistence de plusieurs civilisations au

sein de l'humanité s'inscrit donc dans des logiques historiques et géographiques.

Le choc facilité par l'internationalisation

Néanmoins, le temps présent situe l'idée d'une civilisation unique différemment car les questions de transports, de maîtrise de l'espace qui bornaient ou finissaient par borner antérieurement les civilisations, ont profondément évolué. Dans un monde unifié par la rapidité des transports aériens, ferroviaires ou maritimes, par l'immédiateté de l'information audiovisuelle ou du courrier électronique, imaginer une civilisation réunissant l'ensemble de l'humanité semble moins utopique. De nombreuses contraintes géographiques apparaissent écartées par les techniques qui permettent une « internationalisation »⁸ du monde. La circulation des idées, et donc des valeurs ou des méthodes, de telle ou telle civilisation peut s'effectuer sans difficulté sur l'ensemble de la planète. L'utilisation des ondes et des fréquences peut même permettre de s'adresser en même temps à tous les humains, quel que soit leur lieu d'habitation. Le seul obstacle existant désormais résulte du décalage horaire. L'existence de Bouddha, de Jésus ou de Mahomet a dû attendre des siècles pour être connue de certaines populations, tout simplement en raison de leur éloignement géographique. Aujourd'hui, un enseignement de Bouddha, le sermon sur la montagne ou un prêche de Mahomet pourrait être transmis en direct dans le monde entier, comme le démontre l'annonce d'un bébé cloné⁹ par la secte des raéliens, dont seule une petite minorité de l'opinion publique connaissait l'existence, en décembre 2002. Les techniques d'internationalisation permettent au pape du XXI^e siècle de faire entendre sa déclaration accompagnant sa bénédiction *ubi et orbi* en direct à une proportion importante de l'humanité, alors que ses prédécesseurs ne pouvaient faire connaître le contenu de leur déclaration qu'à une partie limitée de l'humanité et dans des délais de plusieurs mois. Les techniques rendent donc théoriquement possible la diffusion des idées d'une civilisation à l'ensemble de l'humanité.

En outre, elles facilitent largement l'extension d'une civilisation par peuplement par le biais des nouvelles logiques migratoires¹⁰. Par exemple, dans les siècles passés, en Occident, l'adhésion aux valeurs de la civilisation tibétaine ne pouvait concerner qu'un nombre marginal de personnes, tout simplement parce que la possibilité de connaître cette civilisation ou d'avoir des échanges directs avec des Tibétains était extrêmement réduite. Aujourd'hui, un Occidental peut d'une part disposer en un temps record de nombreux éléments permettant de s'informer sur la civilisation tibétaine et, d'autre part, converser avec des Tibétains installés en Occident.

Dans un monde global, le rêve ou le mythe d'une civilisation unique apparaît possible. Il peut en conséquence être source de conflits si l'une ou plusieurs d'entre elles cherchent à s'imposer par la force. Un choc mondial entre des civilisations, facilité par les flux migratoires, pourrait se produire alors que les chocs historiquement connus étaient cantonnés géographiquement à telle ou telle région du monde.

D'autres éléments contemporains sont de nature à attiser davantage la xénophobie, puis des conflits en raison des différences. Pendant longtemps, les hommes vivant sur un territoire pouvaient être confortés dans leurs comportements culturels par la présence de voisins ayant les mêmes comportements. Ils imaginaient l'existence d'autres modes culturels, mais la différence était le plus souvent géographiquement éloignée et pouvait donc être ignorée dans la vie quotidienne. Avec les nouveaux médias et les nouvelles logiques migratoires, la différence s'expose en permanence et suscite inconsciemment des interrogations sur sa propre existence. Elle est présente dans les salles à manger à travers les télévisions qui montrent d'autres humains, géographiquement proches, se comportant différemment, avec d'autres attitudes culturelles créant des effets d'attraction ou de rejet. En outre, dans son voisinage, dans sa rue ou dans des rues voisines, dans son quartier ou dans des quartiers proches, chacun constate d'autres mœurs que les siennes : femmes vêtues autrement, surveillance masculine des femmes faisant les courses, construction d'un lieu de prière pour un culte auparavant absent, drapeau d'un pays étran-

ger brandi par des personnes de la nationalité du territoire où elles habitent.

Même les personnes sereines, confiantes d'appartenir à une civilisation dans laquelle elles se reconnaissent, sont périodiquement bousculées par des « événements » médiatisés qui viennent les inquiéter dans leurs croyances, dans leurs comportements, voire les inciter à la xénophobie et à la haine. Le langage lui-même généralement utilisé peut agresser et choquer, comme lorsque les médias déclarent que tel pays est devenu une société « multiculturelle », laissant à penser que ne pas être multiple est anormal, en confondant la multiculturalisation et le pluriculturalisme. Tous ces éléments signifient-ils que le choc des civilisations ne peut qu'être commencé ou, dans le cas contraire, qu'il est inévitable dans le futur ?

La réponse donnée à cette question par Samuel Huntington¹¹ est positive car, selon lui, « les identités de civilisation déterminent les structures de cohésion, de désintégration et de conflits dans le monde d'après la guerre froide ». Or un examen critique conduit à infirmer ce qu'il désigne comme une « proposition » pour plusieurs raisons : d'abord parce que les conflits à l'intérieur des sociétés sont beaucoup plus fréquents et intenses qu'entre les sociétés ou les civilisations. Ensuite parce que la géographie continue d'imposer des disparités. En troisième lieu, parce que l'histoire laisse des traces facteurs de diversités des civilisations. Enfin, parce que la pluralité des civilisations et la pluralité dans la civilisation sont la règle d'autant que l'identité humaine est plurielle.

Les conflits intérieurs plus importants que les chocs entre civilisations

En premier lieu, et contrairement à la « proposition » d'Huntington, les structures de conflits sont déterminées autant et même plus par les identités internes aux civilisations que par les identités communes d'une même civilisation. La structure des conflits dans le monde a longtemps été résumée, pour la période 1945-1989, comme dominée par la situation de guerre froide résultant du conflit frontal entre le bloc occidental et le

bloc soviétique, chacun uni contre l'autre. Or, en réalité, les conflits à l'intérieur des blocs ont pesé et pèsent encore davantage dans l'histoire que les conflits entre les blocs. Au sein du bloc soviétique, les violences les plus extrêmes, les « chocs », n'ont pas été tournés contre le bloc occidental, mais ont résulté de la volonté d'imposer la dictature soviétique dans la « prison des peuples » conduisant aux millions de morts dus à la terreur, aux crimes, aux répressions, aux purges¹², ou plus tard au coup de Prague (février 1948).

Les conflits à l'intérieur des sociétés sont beaucoup plus fréquents et intenses qu'entre les sociétés ou les civilisations.

Dans les années 1945 et suivantes, l'URSS n'aurait pu s'étendre en Europe orientale si le bloc occidental ne s'était pas préalablement affaibli avec le conflit franco-allemand, opposant, au sein de l'héritage de la civilisation occidentale, ce dernier et l'idéologie nazie cherchant à s'imposer. Puis l'implosion soviétique a été retardée par les conflits au sein du monde occidental, ceux qui regardaient et soutenaient l'Union soviétique avec les yeux de Chimène empêchant ceux qui auraient souhaité écarter toute aide facilitant le maintien du pouvoir soviétique d'aller au bout de leurs intentions. La défaite soviétique de 1989-1990, sans guerre ni morts, ne provient pas d'une victoire du bloc occidental face au bloc soviétique, mais d'une victoire d'une partie du bloc occidental sur une autre, et notamment du changement à 180° de la politique étrangère de l'Église catholique : le pouvoir est passé des membres de la Curie, considérant qu'il fallait vivre avec le soviétisme qui allait durer, à Jean-Paul II (« N'ayez pas peur ! ») se fixant pour objectif la liberté religieuse à l'Est et donc la fin du pouvoir des Soviétiques.

Dans les années 80, l'attitude occidentale vis-à-vis des événements de Budapest (1956), du printemps de Prague suivi de

l'entrée des troupes du pacte de Varsovie (1968), ou de la « normalisation » en Pologne (automne 1981) a déclenché des oppositions au sein même de l'Occident, limitant la capacité de ce bloc à s'opposer au totalitarisme soviétique. Il en a été de même concernant la riposte souhaitable face aux missiles soviétiques sol-sol SS20 braqués sur l'Europe, riposte dans laquelle François Mitterrand s'est illustré face aux pacifistes allemands qui préféraient être « rouges que morts », c'est-à-dire se contenter d'une existence de sujets plutôt qu'être libres, se priver de la liberté de choix qui est l'essence de l'homme.

Donc, pendant la guerre froide déjà, les chocs les plus significatifs et moteurs de l'histoire n'étaient pas des chocs entre les deux blocs, d'ailleurs souvent reliés par des échanges de marchandises ou par des soutiens financiers de l'Ouest vers l'Est, mais des chocs internes à chacun : à l'Est, déportations, envois au goulag, répressions contre Solidarnosc en Pologne, terreur en Roumanie... ; à l'Ouest, opposition sur l'attitude à avoir vis-à-vis de l'Est soviétique. Dans le monde de l'après-guerre froide il en est de même : les conflits localisés de l'intérieur d'un même espace de civilisation sont beaucoup plus nombreux que les conflits entre civilisations : « Parmi les 56 conflits qui ont eu lieu dans le monde au cours des dix ans (1990-2000) qui ont suivi la guerre froide, seulement trois portent le caractère inter-étatique, tous les autres étaient des conflits internes, c'est-à-dire des guerres civiles »¹³. Les rapports de force et la volonté de puissance s'exercent au sein des civilisations avant même de s'éprouver, parfois, entre différentes civilisations. C'est d'abord en leur sein que s'opposent, d'un côté l'appétit de pouvoir, la cupidité, le désir de paraître, la peur du voisin..., de l'autre le souci de surmonter des crises et des échecs et de travailler pour le bien commun.

Peut-on considérer ce constat comme caduc depuis le 11 septembre 2001, jour souvent présenté comme l'illustration de la thèse du « choc des civilisations » ? Une telle formulation est discutable à plusieurs titres. D'abord, le 11 septembre ne peut être interprété comme un choc entre deux civilisations, mais entre une civilisation et une action dominée par une approche nihiliste, comme

le confirment l'absence de revendication et même, pendant plusieurs mois, le refus d'Al-Qaïda de revendiquer ces massacres, au point de nourrir l'absurde rumeur arabe selon laquelle la CIA était responsable. Un Français sans scrupule et avide de médias a même fait fortune en publiant un livre accreditant une rumeur aussi absurde.

Ensuite, le projet premier d'Al-Qaïda ne consiste pas à écraser, voire à faire disparaître, la civilisation occidentale, celle des « croisés », car cela lui enlèverait le moyen qu'il utilise pour son but essentiel : accroître son pouvoir au sein même de la civilisation musulmane. Les attentats contre la civilisation occidentale ne sont que le moyen de parvenir à cet objectif stratégique. D'ailleurs Al-Qaïda n'hésite pas à tuer des musulmans ; il l'a fait dans plusieurs continents. Pour Al-Qaïda, il ne sert à rien de tuer des « croisés », si cela n'a pas pour résultat d'augmenter son pouvoir sur les masses des pays à majorité musulmane et sur les minorités musulmanes des pays non musulmans, et si possible de renverser à son profit certains régimes politiques de pays majoritairement musulmans.

Al-Qaïda, fruit d'un contexte historique

En outre, Al-Qaïda est né, bien entendu, dans l'histoire du temps présent de l'humanité. Mais il s'inscrit dans une période historique spécifique de la civilisation islamique, dont il est courant de considérer qu'elle traverse un temps de crise et d'échecs. A l'orée du XXI^e siècle, la civilisation islamique, ou plus précisément les sociétés qui en sont les héritières, se trouvent en effet dans une situation paradoxale, avec des forces considérables en raison de leurs richesses énergétiques et démographiques et une situation objective de faiblesse géopolitique. Elle dispose de très grandes ressources économiques, sans équivalent historique, en raison des importants besoins en hydrocarbures des économies contemporaines. Mais sa force démographique s'est considérablement accrue depuis la seconde moitié du XX^e siècle grâce à l'importation de la transition démographique¹⁴. En même temps, elle ne parvient pas à retrouver un élan civilisationnel aussi prestigieux que

celui de son passé. D'où une crise de la civilisation islamique qui suscite des attitudes diverses, dont celle d'Al-Qaïda.

Selon l'analyse de Bernard Lewis¹⁵, le repli du monde musulman sur lui-même semble la cause de son déclin. Au XVII^e siècle, les musulmans ne voyageaient presque pas vers l'Occident. Les sultans n'entretenaient pas d'ambassades fixes auprès des souverains étrangers. Plus récemment, les politiques de purification ethnique ont privé des pays musulmans d'une hétérogénéité porteuse d'échange, à l'exemple de Nasser décidant en 1956 l'expulsion des juifs d'Égypte ou encore de l'Algérie, nouvellement indépendante, refusant toute place aux Algériens d'origine européenne prêts à contribuer à l'essor du nouvel État. L'échec de la Ligue arabe, créée en 1944 mais jusqu'à ce jour « incapable de résoudre le moindre problème survenant dans les pays qui en sont membres »¹⁶, est patent. Contrairement à l'Europe parvenant à une union économique explicative de l'amélioration de sa compétitivité économique, la Ligue semble « condamnée à l'échec » : « Les pays arabes n'accordent aucune valeur au multilatéralisme ou à la coopération interarabe »¹⁷. Dans ce contexte, l'usage de la violence incarné aujourd'hui par Al-Qaïda, qui se présente comme une réponse à la crise de la civilisation islamique, résulte d'abord d'un conflit interne à l'islam, comme l'attestent dès 1981 l'assassinat d'Anouar Al-Sadate, les conflits en Algérie depuis 1990, le refus par la majorité des Afghans de l'intégrisme des talibans, ou l'assassinat du commandant Massoud en 2001. Bien qu'utilisant le non-musulman à ses fins (l'occidental, le chrétien, le juif, l'hindouiste...), Al-Qaïda signifie donc davantage un choc au sein de la civilisation islamique – choc pour simplifier entre les islamiques et les islamistes – qu'un choc de civilisations.

La géographie toujours prégnante

Deuxièmement, la géographie est toujours présente pour générer des différences qui font d'ailleurs la richesse de l'humanité. Si le monde naissait aujourd'hui avec les technologies permettant l'internationalisation, il ne formerait pas une civilisation uniforme sur

l'ensemble de la planète. Les conditions de vie dans des régions de plaines et des régions de montagne, dans des îles, dans des terrains marécageux, sur des hauts plateaux, dans des vallées encaissées... diffèrent et génèrent inévitablement des modes diversifiés d'organisation sociale pouvant entraîner des traits civilisationnels différenciés. Si la Suisse n'était pas un pays montagneux divisé en vallées, elle n'aurait sans doute pas inventé un mode politique confédéral, confirmé lors de sa dernière réforme constitutionnelle alors que les moyens de communication sont sans commune mesure avec ceux du Moyen Âge. Si certaines de ses vallées n'étaient pas restées géographiquement isolées, elles n'auraient pas continué, à travers les siècles, à s'individualiser en parlant le romanche¹⁸. Si l'Angleterre n'était pas une île, où seraient ses frontières qu'elle a d'ailleurs si souvent cherché à déplacer sur des terres continentales, et finalement toujours en vain, comme le montre la guerre de Cent ans ? Si le Japon n'était pas un archipel, aurait-il pu développer une civilisation propre ? De même, l'essor d'une civilisation coréenne spécifique est directement lié au caractère péninsulaire de la Corée.

La diversité des territoires, des climats, des milieux, des ressources exploitables, même avec l'usage des puissantes technologies de l'information et de la communication, est donc de nature à susciter des traits culturels et donc des civilisations différentes. L'humanité connaîtra plusieurs civilisations quelles que soient les techniques mises au point au XXI^e siècle conduisant les hommes à vivre dans un seul monde.

La présence de l'histoire

Donc, si le monde naissait avec les technologies aujourd'hui connues, il se pourrait qu'il développe plusieurs modes civilisationnels. Or les peuples et les hommes ne naissent pas aujourd'hui. Ils sont les héritiers d'une histoire qui les différencie, selon la définition donnée par Saint-Exupéry : « Une civilisation est un héritage de croyances, de coutumes, et de connaissances, lentement acquises au cours des siècles, difficiles parfois à justifier par la logique, mais qui se jus-

tifient d'elles-mêmes, comme des chemins, s'ils conduisent quelque part, puisqu'elles ouvrent à l'homme son étendue intérieure »¹⁹.

Au sein de chaque société, au sein de chaque groupe humain, au sein de chaque conscience individuelle, l'histoire collective ou l'histoire personnelle fait son œuvre. Les Comores et le Maroc sont tous deux adhérents à la Ligue arabe, au sein de la civilisation islamique. Mais, outre leur appartenance religieuse, ils héritent chacun de croyances, de coutumes et de connaissances fort différentes.

En outre, les sociétés évoluent différemment, ce qui conduit l'histoire à voir naître de nouvelles distinctions. Ainsi, comme évoquée ci-dessus, la notion de civilisation occidentale est-elle une réalité de plus en plus éclatée. S'il est vrai que les Etats-Unis sont fils de la civilisation occidentale issue de l'Europe, il s'agit de fils dont les traits civilisationnels se différencient de plus en plus de ceux de la civilisation occidentale européenne. Prenons deux exemples, le premier concernant l'attitude spirituelle. Tandis que l'Europe refuse d'inscrire tout héritage chrétien dans sa Charte des droits fondamentaux, proclamée officiellement au sommet de Nice le 7 décembre 2000, les Etats-Unis continuent sans complexe de faire circuler des dollars sur lesquels est écrit « *in God we trust* » ; et la pratique religieuse est aux Etats-Unis sans commune mesure avec celle constatée en Europe. Jamais l'attitude face au religieux des deux sous-continentaux – Etats-Unis et Europe – n'a été aussi différenciée. Le second tient aux évolutions démographiques, de plus en plus différenciées, de l'Europe et des Etats-Unis.

Toute identité authentique est plurielle.

La pluralité de chaque civilisation est la règle au niveau collectif comme au niveau individuel. Toute société considérée sur un territoire est pluri-culturelle, et son caractère pluri-culturel n'empêche en rien la concorde

sociale lorsque la pluralité culturelle se fonde sur l'adhésion à un universel commun. Les Alsaciens ne sont pas les Bretons et les Bretons ne sont pas des Provençaux ; mais les spécificités de leurs modes de vie ne posent guère de problèmes, car ils acceptent des règles communes permettant le respect réciproque. Même si la peur de l'autre est rapidement présente : combien de fois le mariage d'un Breton et d'une Provençale est-il pensé, voire considéré, comme le mariage avec un « étranger » ? Autre exemple, il y a pluralité dans l'islam (sunnite, chiite, wahhabite, soufi, ismaélien...) comme dans la chrétienté. Cette réalité plurielle des sociétés se retrouve chez les individus.

Le caractère pluriel de toute identité

La pluralité se retrouve au sein de chaque personne : l'homme ne se réduit pas à la civilisation à laquelle il appartient. La réalité est complexe tout simplement parce qu'on ne peut réduire aucun homme à son appartenance à une civilisation. Par exemple, Averroès n'est pas Ghazali car ils ne professent pas la même doctrine à propos de l'islam. Bossuet n'est pas Fénelon. L'unicité exclusive de chaque humain rappelée ci-dessus s'alimente à la fois de sources propres à chaque individu et d'identités collectives. Il convient d'écrire identités collectives au pluriel parce que, entre la part d'identité ayant pour origine une unicité exclusive et l'appartenance à l'ensemble de l'humanité, chaque homme se nourrit et nourrit de nombreuses identités intermédiaires : familiale, associative, locale, régionale, nationale, continentale, religieuse... Il en résulte que l'identité authentique de l'homme ne peut être que plurielle, sauf si elle est écrasée par des méthodes coercitives comme dans le cas des jeunes « soldats » des clans somaliens soumis en permanence, par la volonté de leurs chefs, à l'empire de la drogue. Ce troisième fondement de l'unité du genre humain se résume à un point fondamental : toute identité authentique est plurielle.

Le mot « civilisation » fait référence à un genre particulier de culture ou à une période spécifique : civilisation sumérienne, égypt-

tienne, grecque, romaine, aztèque... L'unité du genre humain conduit à émettre l'hypothèse de l'émergence d'une civilisation unique, compte tenu de ce que la civilisation a vocation à embrasser l'humanité. Or cette dernière a connu et connaît plusieurs civilisations. Même si des civilisations se succèdent sur des territoires semblables, d'autres ont coexisté ou coexistent à la même période sur la planète. L'unité première du genre humain s'ouvre en permanence à une pluralité des civilisations, car l'homme est un être historique et géographique. Il ne peut signifier l'existence d'une civilisation uniforme et universelle, qui l'aurait donc emporté sur les autres.

Puisque la diversité crée d'abord des tensions ou est exploitée d'abord au sein même des civilisations, la question première qui se pose à l'humanité du XXI^e siècle n'est pas celle du « choc des civilisations », mais de parvenir, dans chaque société, temps après temps, à parfaire la concorde sociale à toutes les échelles géographiques. Cela est plus

nécessaire et plus difficile que jamais : l'homme, dans son espace vécu, n'a jamais été autant confronté à la différence. Or il a toujours du mal à accepter que l'autre parle, pense, agisse, se comporte différemment de lui dans la vie sociale, dans la vie spirituelle, et même dans la vie professionnelle. L'exacerbation de la différence peut alors conduire à l'opposition, puis à l'intolérance, au conflit et à la guerre sous les formes les plus variées. Dans ce contexte, une double obligation s'impose. D'abord, enseigner que la différence est créatrice. C'est la différence des sexes qui crée la vie ; c'est la différence des expériences qui enrichit la connaissance. Ensuite, que la différence est d'abord en chaque homme, saisi en permanence par le doute sur le sens de sa propre existence, doute qui le conduit à balancer entre des hypothèses fort diverses. Il s'agit d'apprendre à vivre la diversité à l'intérieur de l'universel.

Gérard-François DUMONT

1. Dumont Gérard-François, « L'américanisation de l'Europe », in : L'Europe globalisée, Paris, L'Harmattan, 2002.

2. « Le seigneur Dieu établit (l'homme) dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder. » N'est-ce pas toute la terre, avec la beauté de ses paysages, qui est ce jardin d'Eden ?

3. Toynbee Arnold, L'histoire, 1972, Paris, Payot, 1996, p. 50.

4. Dumont Gérard-François, « Géographie historique de la Méditerranée jusqu'à la fin du premier millénaire », in : Wackermann Gabriel et alii, Un carrefour mondial, la Méditerranée, Paris, Ellipses, 2001.

5. Ainsi, la Kabylie n'a jamais connu le port généralisé du voile et diffère par des vêtements féminins recourant à des coloris variés par opposition à l'unicité blanche des vêtements arabes féminins du reste de l'Algérie.

6. Guillaud Dominique, Seysset Maorie, Walter Annie, Le voyage inachevé... Mélanges à Joël Bonnemaïson, ORSTOM, Prodig, Paris, 1998.

7. Madiner Rémy, Libération, 17 octobre 2002, p. 5.

8. Dumont Gérard-François, « Globalisation, internationalisation, mondialisation : des concepts à clarifier », Géostatégiques, n° 2, février 2001.

9. Même Le Monde (28 décembre 2002) a fait sa couverture sur ce qui n'était pourtant qu'une « annonce » sans aucun début de commencement de preuve. Suffit-il donc de provoquer pour avoir une couverture médiatique ?

10. Dumont Gérard-François, Les migrations internationales, Les nouvelles logiques migratoires, Paris, Editions Sedes, 1995.

11. Le choc des civilisations, 1996, Paris, Editions Odile Jacob, 2000. Il convient de préciser que le titre de l'article « The clash of civilization ? » (Foreign Affairs, été 1992) ayant suscité ce livre se terminait par un point d'interrogation.

12. Courtois Stéphane et alii, Le livre noir du communisme, Paris, Robert Laffont, 1997.

13. Geremek Bronislaw, « Unis par la nécessité d'agir pour le bien de l'homme », La documentation catholique, n° 2279, 3 novembre 2002.

14. Dumont Gérard-François, Les populations du monde, Paris, Armand Colin, 2001.

15. Lewis Bernard, Que s'est-il passé ? L'islam, l'Occident et la modernité. Paris, Gallimard, 2002.

16. Hamadé Ali, « Mais à quoi sert la Ligue arabe ? », Courrier international, n° 327, du 7 au 13 novembre 2002, p. 44.

17. Idem.

18. Aujourd'hui, cette langue est toujours l'une des quatre langues nationales suisses inscrites dans la constitution ; c'est un parler rhéto-roman qui lui-même se divise en romanche proprement dit ou en ladin selon les régions du canton des Grisons.

19. Saint-Exupéry, Pilote de guerre, Paris, Gallimard, 1942.

Vous avez dit « choc des civilisations » ?

Dirigé par
Michel Serceau

Éditions Corlet

Marianne

